Document généré le 12 oct. 2024 02:50

Urgences

À cause des coins d'ombre...

Michelle Dubois

Numéro 3, 4e trimestre 1981

URI : https://id.erudit.org/iderudit/025047ar
DOI : https://doi.org/10.7202/025047ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Urgences

ISSN

0226-9554 (imprimé)
1927-3924 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

Dubois, M. (1981). À cause des coins d'ombre... *Urgences*, (3), 63–68. https://doi.org/10.7202/025047ar

Tous droits réservés © Regroupement des auteurs de l'Est du Québec, 1981

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

MICHELLE DUBOIS

À cause des coins d'ombre qui ne cessent de se déplacer sous
mes pas
à cause des chaînons bleus suspendus dans un vague printemps
à cause des cernes tendres sous le regard des branches
à cause aussi des filets de poudre grise et de leur proie dorée
leur légère proie de feu empêché
à cause des levures éteintes dans les cavernes molles
et des bavures épaisses sur la peau chaude des serpents
des rictus apprivoisés dans la gueule des chats
des vidanges de la mer quand elle mange nos saisons
à cause des petits mots qui crèvent de honte ou de jalousie
entre les dents serrées des voyageurs au jour le jour
des traînées de silence le long des fossés
des hoquets vagabonds de l'agonie coutumière
à cause de tes yeux qui peinent dans la sécheresse
et de tes mains comme des vagues figées

je prends sur moi de dire
que la vie n'est pas l'immobile cerceau de feu
ni le trapèze de stupeur
ni la gueule innocente des fauves

je prends sur moi de dire
que la vie n'avance pas sur un fil de soie
que la vie ne marche pas sur les mains fermées
que la vie ne danse pas sur le dos des enfants

je prends sur moi de dire
que la vie ne porte pas de maillot rutilant
que la vie ne dresse pas son fouet noir
que la vie ne s'ennuie pas sous le masque des clowns

je prends sur moi de dire
que la vie c'est ce chapeau profond et vide
d'où sortent trois lapins de Pâques
cinq foulards étoilés
des fleurs en papier
et le grand oiseau blanc aux ailes ébréchées

Si tu avais vu cet angle s'ouvrir et se refermer comme une bouche ultime et les jets de points déliés de leur coutumière paresse à tracer partout des lignes pour fausser le jeu

si tu avais entendu le gloussement de la courbe au moment de se redresser et la déchirure de l'air enfin délivré de l'arc tendu jusqu'au coeur

si tu avais senti contre ton dos la palpitation effrénée de l'arête pousser son ascension dans le vif jusqu'au feu et la volée de sable dur éperdu de s'allonger et de faire surface

si tu avais goûté le marc et la moelle des pleins comprimés vidés du vent de l'eau des chairs jusqu'à la plénitude élastique du rêve lové dans l'imperceptible fragment

ta main ne serait plus si blanche

Au moment où le trottoir qui roule sa bosse jusqu'à l'heure du loup franchit midi sans se faire remarquer et traverse la frontière des pas perdus pour aller se jeter tout seul au gouffre des dimanches après-midi d'été

au moment où les trembles du parc des oiseaux de pierre qui frissonnent sous le soleil mauve prennent enfin le départ dans leurs têtes et glissent insensiblement du dos des bancs de bois vers les barachois abandonnés aux vitrines de l'ennui

au moment où les fumées noires qui respirent la santé des autres disposent leurs paniers d'ordures devant l'arrêt du coeur et s'en vont dormir au cimetière des mouches mort-nées

au moment où prend fin le marathon des jours ouvrables et des tours pendables et que chaque gagnant se précipite vers son lit pour y engourdir sa fièvre et reprendre le voyage vers les paradis obscurs et terrestres des retrouvailles de lui-même

au moment de la levée du joug
au moment de la chute des liens

à ce moment précis
où se gonflent les marées mortes
où frémissent les rocs impassibles
où crèvent les collines soumises

à ce moment
mon coeur enfin réveillé se jette dans mes mains et court parmi les éclairs et la furie dans les souterrains éventrés et galope sur la crête des secousses avaleuses

et file à travers les tranchées muettes, les fossés clandestins et les ravins intimes

et se précipite dans le noir de terre et de nuages entremêlés à perdre haleine dans la mer au rythme des digues tombées à corps perdu dans les tornades inversées

à ce moment mon coeur corsaire aborde en conquérant au domaine du cri